

Roman et récit

Thomas Dupont-Buist, Isabelle Beaulieu, Marie-Michèle Giguère, Caroline R. Paquette, Paul Kawczak et Michel Nareau

Numéro 166, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dupont-Buist, T., Beaulieu, I., Giguère, M.-M., Paquette, C. R., Kawczak, P. & Nareau, M. (2017). Compte rendu de [Roman et récit]. *Lettres québécoises*, (166), 24–30.

Bile noire en terre natale

Thomas Dupont-Buist

Après *Zora*, un conte cruel (Robert-Cliche 2013), Philippe Arseneault revient nous livrer un roman qui a la violence des diatribes échangées en famille.

Délaissant la *fantasy* littéraire, que peu de lecteurs osent considérer, Arseneault change son fusil d'épaule et, avec *Ma sœur chasserresse*, propose un roman dans une veine davantage réaliste sans pour autant renoncer à son joyeux goût pour le grotesque, la verve des méchants et une langue sublime, très écrite lorsqu'elle ne choisit pas d'imiter la médiocrité du sabir que certains de ses personnages crachotent. Finis les mondes imaginaires, le peuple a parlé, et le juge, pour une fois, s'est déclaré en accord avec lui. En grand démocrate, Arseneault l'a entendu et lui a donné des sujets au travers desquels on peut entrevoir son joli nombril, auxquels on peut facilement s'identifier et qui nous renseignent sur notre propre nature.

Un roman pour les séduire tous

Pour contenter ces hypothétiques lecteurs, Arseneault a fabriqué un roman dans son roman, un nouveau roman dont tout le monde parle, fait de phrases claires et concises, rédigé à base de mots que l'on emploie tous les jours et qui relate la quête de sens d'un trentenaire du Mile-End en perte de repères. Ce roman se nomme *Putrescence Street* et il est signé du nom de Roé Léry, narrateur de *Ma sœur chasserresse*. Contrairement à Arseneault, Léry a eu un succès fou avec son premier roman. Il l'avait d'ailleurs écrit dans ce but, but intermédiaire qui découlait de son ambition ultime : « [...] acheter des choses à Meng Wu, [sa] petite amie chinoise. » C'est que Léry ne croit plus en grand-chose et encore moins à ce qui touche de près ou de loin sa terre natale. Aux jacassements incessants des siens, à leur « fraternité de façade », il a préféré la politesse réservée des Chinois et s'est installé dans leur pays. À ceux qu'il a laissés derrière lui, il ne réserve que le mépris le plus véhément. Il juge les Québécois si simples d'esprit, si soumis aux tendances et si prévisibles qu'il n'hésite pas à « cocho[n]n[er] la rédaction » de ce roman « rempli de tout ce qu'aiment les Montréalais (des niaiseris) ». Présomptueux ? L'accueil de *Putrescence Street* lui donnera cependant raison.

Ainsi donc, par quatre fois convoqué sur la terre de ses ancêtres, l'exilé désabusé se laisse finalement convaincre par ses proches et entame un voyage qui comportera un baptême, une commémoration d'un disparu, un soixante-dixième anniversaire et une tournée de promotion de son torchon encensé. C'est là que débute une démolition en règle de la Belle Province que le narrateur porte aux frontières de l'insoutenable. Tout au long du roman, par le biais de dialogues et de flux de pensées, Léry nous livrera l'étendue de la haine qu'il voue à son propre peuple. D'abord dans une entrevue qui tournera au vinaigre, ensuite à travers ses pérégrinations dans différents quartiers de Montréal.

C'est comme au secondaire : il faut bien qu'il y ait des cerveaux ramollis pour que les talentueux brillent. [...] Tous les peuples de la terre n'ont pas vocation à construire des palais, explorer Pluton ou créer du beau. Il en faut aussi de plus humbles pour fabriquer des petits gâteaux, brasser de la bière, chanter bien, danser aux tables et faire des pipes.

Révéler l'hypocrisie

Certaines de ces critiques sur le Québec sont monnaie courante, nous les entendons depuis longtemps. Sempiternelle détérioration de la langue française au profit d'une fascination quelque peu malsaine pour les assaisonnements linguistiques à l'anglaise, déficience sur le plan de la mémoire historique et scène politique sur laquelle les boutiquiers détiennent tous les premiers rôles : rien de nouveau ici sinon la verve avec laquelle ces récriminations déboulent. Puis le martèlement, la virulence du démolisseur à l'ouvrage finissent par pousser au débordement le réservoir de l'autocritique. On pense refermer le livre pour échapper à sa bile noire et puis on se surprend à le reprendre, comme s'il devenait impossible d'ignorer plus longtemps l'irrésolution de ces conflits, de les faire taire avec quelques banalités bien tournées et servant à cacher le caractère socialement inacceptable de certaines de nos opinions.

Mais heureusement pour l'humeur générale, *Ma sœur chasserresse* ne se résume pas à son penchant prononcé pour la diatribe. Plus l'action avance et plus on comprend les raisons profondes qui ont fait de Léry un personnage si amer. Son passé l'humanise, sa rencontre avec une masseuse érotique passionnée par Jeanne Mance rétablit en lui le niveau d'empathie nécessaire à l'existence et rend sa véhémence plus compréhensible (sans que l'on doive lui donner raison en tout). C'est pourquoi on aurait tort de classer ce livre du côté des pamphlets déguisés en romans. Il faut, pour lui rendre justice, considérer la richesse encyclopédique de sa langue, la tendresse qui réussit à sourdre de ce texte depuis des profondeurs de désillusion et de fiel, de même que l'acuité du regard qu'il pose sur l'indulgence avec laquelle on juge nos lâchetés. Si Arseneault n'est pas le premier à mettre en scène un narrateur qui déteste les siens (on pense évidemment au Barney de Richler), il n'est sûrement pas non plus le dernier puisque paraît presque simultanément *Le Québec n'existe pas* (Varia, 2017), autre charge acerbe signée par Maxime Blanchard. Ces électrochocs produiront-ils quelque effet sur le cœur malade du patient alité ? Difficile à dire, mais cela fait changement des habitudes petites tapes dans le dos. ♦



☆☆☆

Philippe Arseneault
Ma sœur chasserresse

Montréal, Québec Amérique,
2017, 308 p., 22,95 \$

La femme biffée

Isabelle Beaulieu

Qu'est-ce qu'aimer veut dire ? Incandescent mystère autant qu'irréfutable évidence, ledit verbe a été tourné et retourné maintes fois dans la littérature. Dans son portrait de Peggy Roche, l'amour secret de Françoise Sagan, Marie-Ève Lacasse se saisit du sujet de manière singulière.

Ce roman redéfinit l'adage qui veut que derrière chaque grand homme se trouve une femme. Ici, c'est plutôt une femme qui se cache derrière une grande femme. Demeurée dans l'ombre de l'écrivaine Françoise Sagan, la styliste Peggy Roche a vécu pendant vingt ans avec la mythique romancière, mais celle-ci, craignant le jugement des autres, tenait à ce que leur relation demeure secrète. Tellement qu'à ce jour il y a très peu de documents publics la concernant. Femme invisible, fallacieux mirage ? L'auteure a effectué de nombreuses recherches pour amener à la lumière cette compagne inconnue, permettant à cette union éconduite d'être vécue.

Racontés sans véritable chronologie, les morceaux de vie se répondent malgré tout, adoptant le rythme de l'amour qui, lui, n'a cure de savoir quel est le jour ou l'époque de l'année. Entêté et impérieux, il s'immisce dans les conversations, dans les regards, dans l'intimité, il se faufile jusque dans le manque, peut-être même encore plus là, devenant un vibrant songe obsessif qui se manifeste et se projette en toute chose.

Tu es toujours là, présence absente et lorsqu'il est question de toi je détourne la tête, j'ai peur que l'on me lise. Ce matin-là, j'aime encore plus mes amis parce qu'ils évoquent ton nom.

La narration omnisciente alterne avec la voix de Peggy. Le discours extérieur est là pour situer les faits, mais lorsqu'il s'agit de donner la parole à l'un des personnages, la place est réservée à Peggy Roche – autrement on aurait rué dans les brancards –, revanche de l'amoureuse maintenue dans l'illégitimité et le silence. Vivre avec l'icône Sagan, on le fait à ses risques et périls.

Maquillée de faux-semblants

La vivacité du sentiment n'en est que plus mystérieuse puisque Peggy a conscience des caprices de l'aimée et des sacrifices qu'ils imposent. Hantée par le désir de plaire et malgré Peggy, Sagan continue de séduire et d'accumuler les conquêtes. Elle n'hésite pas à se retirer, même si la maison est pleine de monde, dans son bureau d'écriture. Ses besoins semblent empiriques, aussi c'est elle qui pose les conditions.

C'est toujours sans jugement que Marie-Ève Lacasse rend compte des humeurs saganesques, éclairée par le fait que les fuites et détours de ce personnage plus grand que nature se tend aussi des pièges à lui-même. Sagan mime le romanesque de ses livres – les passions euphoriques, les soirs à s'éclater, le goût incessant des extrêmes. Elle est l'image de la liberté, mais elle est en fait prisonnière des paradis artificiels, des désirs taraudants pour d'autres femmes, de l'opinion publique. Sagan vit en même temps qu'elle s'observe vivre. La frontière entre la réalité et la

fiction est mince puisque sa vie se compose et se projette tout entière à travers le faisceau de l'écriture. Un immense passage à vide la retranchera dans un épais mutisme, d'où elle se retirera du monde réel pour ensuite se propulser à nouveau sur la scène en organisant de plus belle des fêtes enivrantes. La démesure est au cœur même de la nature saganesque. Peggy Roche sait que Françoise est faite d'un seul bloc et qu'elle est à prendre comme telle.

L'éternité des cœurs

C'est par le biais de la relation entre Françoise Sagan et Peggy Roche que l'auteure interroge les tenants et aboutissants de l'amour, conviant deux figures du Paris artistique du XX^e siècle à prendre place au banquet inauguré par Platon. Si Socrate y affirme que l'on ne désire que ce dont on ne dispose pas, il dit aussi qu'on peut désirer le maintien de ce que l'on a. Les arcanes de l'union des deux femmes nous font revisiter l'essence et la durée d'un amour, son intensité et les mutations dont il est traversé.

Que la félicité des premiers instants n'est rien par rapport à la force irremplaçable d'un couple vieux, qui s'est vu plus d'une fois marcher dans la laideur, montrant le plus décevant et parvenant à s'étonner encore par des sources cachées, et susciter à nouveau l'envie inexplicable de recommencer.

Ode à l'amour, ou du moins à « cet amour-là » comme le disait Yann Andréa, le jeune amant de Duras, et à sa transcendance opérée dans les cœurs et les corps, ce livre dit la gratitude pour ce sentiment, l'humilité qu'il exige, son prix, l'importance d'en être conscient. À l'instar de Peggy Roche, le roman est élégant, conduit de façon maîtrisée, par impression d'images. Il n'est pas sentimental ni physique, il n'est pas non plus rhétorique. Il s'essaie à remettre ensemble les ressorts d'une histoire d'amour parmi tant d'autres, mais qui possède peut-être un peu plus l'avantage de la primauté parce qu'on a trop longtemps voulu taire son nom. ♦



☆☆☆☆

Marie-Ève Lacasse

Peggy dans les phares

Montréal, Flammarion Québec,

2017, 248 p. 26,95 \$

À bout portant

Isabelle Beaulieu

Ici vivent une vingtaine de personnages issus d'un même quartier dont l'auteur fera entrevoir les grandeurs et les déchéances. Chacun possède des motifs propres qui le contraignent, qui l'encouragent ou l'annihilent, mais tous vivent la même quête, celle de mener à bien leur condition humaine.

Rien n'épargne le lecteur dans ce roman qui expose laideur et abjection humaines. Certains passages difficiles à soutenir nous pétrifient ou nous tiraillent entre le déni et la révolte. L'intention n'est pourtant pas d'user de provocation mais de choisir la lucidité. Mis devant nos deuils inconsolables, nous pouvons en saisir l'ampleur, consentir à la chute, et finir, après la fatigue, après l'insoupçonnée souffrance, par puiser en nous des beautés nouvelles.

arbitre, on sent poindre son doute de ne pas avoir donné de chance au sentiment plein que procure la sensation de deux vieilles mains fripées l'une sur l'autre.

Encore là, en fin observateur du genre humain, Jean-Simon DesRochers ne se contente pas de présenter grossièrement ce que l'on remarque à vue. Il creuse pour dénicher l'insondable et déploie admirablement les multiples facettes qui font de l'homme ce qu'il est, cet animal étrange.

Fred, le pyromane, fabule la beauté dans la lueur des flammes dont il est l'instigateur. Au hasard d'un incident dans le restaurant où il est plongeur, il ressent dans l'embrasement d'un rideau une forte pulsion qui le submerge entièrement.

Fred ne voyait pas un feu, il examinait une métamorphose lumineuse: celle d'un rideau rouge en minuscules particules noires. L'objet muait trop vite et ce bouleversement produisait une formidable entité de lumière brûlante. Fred avait l'impression d'être un phalène. Cette lumière était la vie. Pas la vie... Le sens de la vie... Le soleil...

Depuis, il cherche à faire renaître l'ardente maîtresse. Le pouvoir procuré par la planification et la réalisation de son fantasme lui donne la valorisation qu'il ne trouve ni dans son travail ni chez la fille qu'il convoite et qui semble ignorer jusqu'à sa présence. Tandis que le brasier attisé par ses mains étend sa dévoration en faisant danser sa lumière purificatrice.

Plusieurs autres hommes et femmes vivent leur vie dans le roman de DesRochers. De simple quidam déambulant dans le monde, chacun devient un complexe et fascinant amalgame qui brouille nos plus profondes convictions. Après la lecture de ce livre, une chose est sûre, nous ne regarderons jamais plus nos voisins de la même manière. Oscillant entre méfiance et empathie, j'opterais quand même pour cette dernière puisqu'elle a plus de chance de réconcilier ce qui nous unit. ♦

Tous ces égos s'enchevêtrant forment un modèle réduit de notre société.

La disparition d'un enfant sera l'événement central qui déclenchera tous les autres. Dans ce quartier de l'est de Montréal où le drame a eu lieu vivent des dizaines de personnes ayant toutes des mobiles différents qui conduisent leurs pas. DesRochers sait dessiner très nettement les contours de ses personnages et des situations. Après avoir lu seulement quelques lignes, le lecteur a devant lui un protagoniste, les lignes majeures de sa personnalité et les enjeux auxquels il est confronté. Surtout, l'auteur arrive à lui insuffler une humanité laissant filtrer une dimension et une profondeur qui se répandent dans toute l'œuvre.

Patchwork

Tous ces égos s'enchevêtrant forment un modèle réduit de notre société, ce qui n'est pas sans rappeler le cycle romanesque de l'écrivaine Marie-Claire Blais. Derrière l'ensemble que compose cette population bigarrée, se trouvent des individus qui recèlent tous une intimité silencieuse. C'est dans les voûtes de l'âme humaine que nous engage la lecture de ce livre. Jean-Simon DesRochers, tout comme il avait réussi à le faire dans son premier roman, *La canicule des pauvres*, nous révèle ici la face cachée d'êtres anonymes.

Parmi les multiples voix, celle de Patrick, le poète maudit. Le hasard, à moins que ce ne soit autre chose, lui fera rencontrer Diane, la mère éplorée de l'enfant disparu. Leur misère servira de combustible à la violence et la médiocrité. La suite est aussi brutale que rapide. Des mouvements secs, sans tendresse, des chairs violentes qui s'amuse à se frapper jusqu'à l'idée d'un plaisir.

Derrière une autre porte, un homme a pour principe de ne vivre que des amours fugitifs qui ne vont pas au-delà de trois semaines, car il préfère garder intact le concentré des premiers émois que de risquer l'étiollement à petit feu. Convaincu d'user de son libre



☆☆☆☆

Jean-Simon DesRochers

Les inquiétudes

L'année noire (tome 1)

Montréal, Les herbes rouges,

2017, 600 p., 32,95 \$

Nous sommes tous submersibles

Marie-Michèle Giguère

Un père endeuillé adresse à sa fille noyée, un monologue intérieur lyrique et sombre.
Une lecture brève, douloureuse et belle.

Je t'ai laissée derrière et depuis, chaque jour mon amour, c'est moi qui me noie.

C'est une pensée qui hante chaque parent, cette « négligence fatale » qui pourrait tout faire basculer. *Marée montante* relate ce qui se déroule de l'autre côté de ce drame innommable, lorsque l'absence envahit tout.

Était-ce sur le bord d'un lac, à la mer ou près d'une rivière? Peu importe finalement : un cours d'eau a emmené à jamais la petite Béatrice. C'était, comme l'ont rapporté les journaux, un « bête accident ».

Marée montante est un roman bref dont il se dégage une certaine humilité. S'il en avait été autrement, il n'aurait sans doute pas été tolérable.

Un corps jamais retrouvé, pour toujours endormi au fond de l'eau, laisse aux parents affligés un cercueil vide à enterrer. La mère se rend malgré tout sur la sépulture de sa fille au moins deux fois par semaine.

Pour le narrateur, le père atterré, le deuil est impossible à faire. Il cherche dans chaque goutte d'eau des traces de son enfant partie trop tôt :

Debout devant l'évier de la cuisine, je me demandais sans cesse quelles étaient les probabilités scientifiques pour que les mêmes flots qui t'avaient ravie à moi se retrouvent dans le verre d'eau que je tenais à la main. Délicatement, je plaçais le verre en pleine lumière, j'étudiais attentivement le liquide dans l'espoir d'y déceler une portion de toi.

Leur maison jadis si chaleureuse devient trop grande, inhospitalière. Le narrateur et sa femme se transforment peu à peu en étrangers, incapables de se retrouver face à cette épreuve. La douleur creuse entre eux une distance impossible à combler.

Si le chagrin de sa femme n'est pas moins aigu, cette dernière parvient malgré tout à s'échapper un jour de la torpeur. Elle rêve de « recommencer à neuf, d'un nouveau départ », mais il en est incapable. Alors que, loin de lui, elle essaie de réapprendre à vivre, le narrateur s'enfonce davantage dans son obsession pour tout ce qui est maritime et entreprend de construire un bateau. Le corps de sa fille au fond de l'eau, il ira naviguer sur les mers du monde : « J'ai su que ma rédemption, mon salut se trouvait sur l'eau, près de toi. »

Marée montante est un roman bref dont il se dégage une certaine humilité. S'il en avait été autrement, il n'aurait sans doute pas été tolérable. Car même l'écriture feutrée et la poésie, même les phrases douces et remplies de tendresse ne parviennent pas à rendre cette lecture moins douloureuse. Les derniers mots, comme une promesse, coupent le souffle.

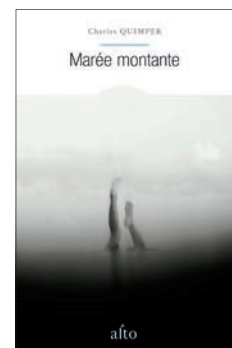
« Si j'avais su »

Le narrateur est engagé dans un triste et sublime monologue intérieur qu'il adresse à sa fille. La force du récit repose notamment sur ce procédé, qui n'est pas sans rappeler *Autoportrait au radiateur*, de Christian Bobin. Sauf que cette absence-ci est injuste, hors de l'ordre normal des choses. Si les pensées dirigées vers une amoureuse emportée par la maladie dans *Autoportrait* parvenaient à être lumineuses malgré le chagrin, il y a quelque chose de résolument gris dans celles que ce père adresse à son enfant disparue. Même l'évocation des souvenirs, quoique d'une grande beauté, est pesante.

Chaque réminiscence donne à voir un père attentionné, aimant, joueur. Pourtant, face au pire, il n'échappe pas à la lourdeur des regrets : « Je te promets, ma chérie, jamais plus je ne clignerai des yeux. » ; et des « si j'avais su » qui brisent le cœur :

Si j'avais su que ton passage parmi nous serait aussi bref, je crois que j'aurais refusé que tu dormes, j'aurais repoussé le sommeil de toutes mes forces, ou alors nous nous serions endormis ensemble dans ton petit lit. J'aurais dû te regarder sauter du plus haut plongeon à la piscine publique ou t'observer alors que tu t'élançais dans la longue glissoire au parc. Si j'avais su, je t'aurais vraiment regardée au lieu de faire semblant ou de me laisser distraire par autre chose de nettement moins important, comme une conversation sur le temps qu'il fait.

Marée montante est un récit hypnotique, étourdissant. Il évoque avec douceur et poésie des émotions que l'on espère ne jamais connaître. Si le récit tend par moments vers le conte, les sentiments nommés sont toujours d'un réalisme brutal. Une première œuvre singulière et touchante, d'une grande beauté formelle. ♦



☆☆☆
Charles Quimper
Marée montante
Québec, Alto,
2017, 72 p., 15,95 \$

Aimer, point

Caroline R. Paquette

Avec *L'imparfaite amitié*, Mylène Bouchard signe un roman qui peine à trouver sa place entre poésie et raisonnement, intimité et distance, mobilité et errance.

« Quand je t'ai vue à la fenêtre, Sabina, j'ai compris que je devais tout arrêter, mettre fin à tout, lancer l'allumette, mettre fin, mettre feu. » À sa fille qui un jour l'aperçoit avec son amant, Amanda Pedneault lègue une « boîte de compréhension », composée de lettres, de carnets de voyage, de mots d'enfants, de citations aimées. Une manière d'ouvrir le dialogue avec celle qui traverse le roman comme une ombre – une silhouette dans la lucarne d'un appartement pragois, plus précisément. « Parler avec toi : qu'aurais-tu fait à ma place? », lui demande d'emblée sa mère. Cette boîte au contenu éclaté, traces d'une vie qui le fut tout autant, forme la matière première du troisième roman de Mylène Bouchard. L'auteure, également éditrice à La Peuplade, y approfondit les sillons de l'exil, de l'art, de l'amour épistolaire, creusés dès *Ma guerre sera avec toi* (2006).

Refuser l'inaction

À quarante-huit ans, Amanda choisit de tout recommencer à zéro. Choisir n'est pas tout à fait exact ; elle aime que la vie « ait son mot à dire ». Aussi sacrifie-t-elle au hasard une partie du pacte qu'elle a signé avec elle-même : jeter son dévolu sur une œuvre d'art, la désirer, jour après jour, jusqu'à ce qu'une personne l'achète. Puis tout quitter, sauf ses enfants. Quitter Milan, noyée d'amertume depuis le diagnostic d'une maladie dégénérative ; quitter Prague où elle s'est exilée par amour à vingt-huit ans, et où elle travaille comme critique culturelle. Surtout, la Coudrioloise d'origine veut se « guérir de trop vouloir tout, de tout vouloir posséder, de tout vouloir consommer ». Une bataille pour celle qui tient son nom d'un bateau de chêne, et qui n'admet l'immobilité ni du corps ni du cœur.

Les hommes et les femmes ne peuvent être heureux à l'intérieur de modèles rigides. Ils repoussent forcément, à un moment ou un autre, les parois qui les serrent, qui leur bouffent l'air. Autour de moi, l'amour est une institution quand j'aspire à l'aventure.

Si elle est une exhortation à préserver ce qu'il y a de fluide et d'avide en soi, la fameuse boîte léguée à sa fille contient aussi une mise en garde : « Sabina, se faire miroiter d'autres vies n'est bon que pour la souffrance. C'est vivre la vie donnée et aimer très fort qu'il faut. » Le mouvement, donc, mais pas l'errance. Or la ligne est souvent mince dans *L'imparfaite amitié*, et il faut prendre garde à ne pas perdre le fil à force de détours, d'hésitations, de questions suspendues, de répétitions. « Je le sais, je ne donne pas ma place, je dis des choses, après je change de discours, puis encore, je nie », admet la narratrice. Hélas, même la plus honnête des confessions ne peut, à certains moments, prévenir l'essoufflement.

D'amour et d'amitié

Le roman s'appuie sur les différentes relations entretenues par Amanda pour développer une réflexion sur l'amour et l'amitié.

Fricotant avec l'essai, il soulève ainsi des questions comme : L'amitié est-elle possible entre les hommes ? Entre les femmes ? Comment l'amour peut-il durer ? La première est-elle une version « imparfaite » du second ? S'il en résulte des images d'une grande poésie (l'amour comme « un bateau de bois qu'on restaure chaque automne »), trop souvent on se heurte à une double contradiction. D'abord entre la forme très intime du livre, qui appelle la franchise, la vulnérabilité, voire les débordements, et certaines phrases creuses. Puis entre le fait que le personnage se présente comme quelqu'un qui « aime très fort », de façon viscérale, et la conceptualisation lancinante de sentiments qui devraient, dans le contexte, contourner les frontières et les définitions.

Qu'on nous donne à sentir la soif qui se verbalise dans des phrases comme « Vivre au bord de sa vie, ce n'est pas assez. » Qu'on nous amène à croire – à force de regards, d'odeurs, de présence – en l'amour que le personnage dit ressentir pour ses enfants, et pour les hommes et femmes qui ont croisé sa route.

Mylène Bouchard est une formidable conteuse à ses heures. Ses descriptions de l'Île-aux-Coudres et des « marsouins », sa façon de parler des origines d'Amanda sont particulièrement savoureuses. Là, il se passe quelque chose ; là, le courant est fort. Le père et la mère du personnage, qui transforment magiquement les absences en rendez-vous les jours où le premier doit s'éclipser sur le fleuve pour le travail, font d'ailleurs l'objet de magnifiques passages :

Leur code à eux depuis toujours : se regarder avec leurs jumelles, se parfumer même si c'était illusoire, secouer leurs foulards (mon père gardait un mouchoir dans sa poche intérieure de son veston, avec quelques pastilles au miel), se souffler des baisers surabondamment.

C'est peut-être ce qui manque le plus à *L'imparfaite amitié* : davantage de moments où le lecteur peut se laisser porter, les sens en alerte.◆



☆☆
Mylène Bouchard
L'imparfaite amitié
Chicoutimi, La Peuplade,
2017, 400 p., 26,95 \$

Charité suspecte

Paul Kawczak

Avec son deuxième roman, *Sans capote ni kalachnikov*, Blaise Ndala donne la parole à un ancien soldat d'une guerre africaine moderne et questionne l'attitude occidentale vis-à-vis des atrocités commises en Afrique.

« Folie nègre »

Il y a quelque chose de douteux derrière le documentaire de Véronique Quesnel, *Sona, viol et terreur au cœur des ténèbres*, pour lequel la Québécoise a été oscarisée. C'est du moins l'avis du caporal-chef Alex Kimona Kiadi, alias Fourmi Rouge, et de son cousin, le caporal Corneille Sangolo Zaku, alias Petit Che, ex-soldats dans le conflit sanglant qui a ravagé la République libre et démocratique de Cocagne, dans l'Afrique des Grands Lacs. Démobilisés d'une guerre dans laquelle ils ont été enrôlés très jeunes, devant se reconstruire, ils s'interrogent sur le sens de leur histoire, certains, toutefois, qu'elle ne peut pas se résumer au sort de Sona, l'héroïne martyre du documentaire à succès, dont ils ont croisé la route durant leurs années de combat. Pourquoi, se demandent-ils, quitte à humer la merde pour en tirer de bons sentiments, ne pas mettre la tête dedans jusqu'au bout, s'y plonger et comprendre cette « folie nègre dont [ils] seraient les guignols » ?

Égocharité

Il ne sert à rien de chercher la République libre et démocratique de Cocagne sur une carte, elle n'existe pas. Pas plus que Véronique Quesnel et son documentaire. La violence de ce pays de fiction, situé quelque part entre l'Ouganda, la République démocratique du Congo et le Rwanda, évoque néanmoins les conflits bien réels qui ont sévi dans cette région de l'Afrique, notamment dans les années 1990 et 2000. Or quelle a été la réalité de cette violence complexe aux yeux de l'Occident et de son action humanitaire ?

Avec *Sans capote ni kalachnikov*, son deuxième roman, Blaise Ndala, Congolais (RDC) résidant depuis dix ans au Canada, auteur de l'excellent *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), questionne le délicat sujet des motivations et soubassements de la charité et de la pitié occidentales à l'égard de l'Afrique. « Volontourisme », « tourisme des bidonvilles » et « égocharité » : parle-t-on d'une économie du pathos simplifiant la réalité afin de soulager la culpabilité occidentale tout en ne cessant de générer des profits ? Blaise Ndala ne donne ni leçon morale ni réponse toute faite, choisissant plutôt d'offrir la parole à l'un des acteurs du chaos de Cocagne.

Carnet de guerrier

Le caporal-chef Fourmi Rouge, mourant du sida dans un camp de démobilisation, a entrepris de consigner ses pensées. Ses notes, sorte de réflexions-mémoires revenant sur les années de guerre, constituent l'essentiel du roman de Ndala. Elles sont entrecoupées de courts chapitres relatant, à rebours, en une narration hétérodiégétique, le parcours de la documentariste québécoise. De cette alternance émerge petit à petit la vérité sur l'envers de *Sona*,

viol et terreur au cœur des ténèbres, adulé comme un chef-d'œuvre de vérité et de justice et dont la réputation pourrait s'effondrer si certaines personnes décidaient de prendre la parole.

Ndala tente le récit d'une jeunesse africaine effroyablement sacrifiée.

La prose de Fourmi Rouge est rageuse et énergique, parsemée d'expressions drolatiques, de réflexions incisives. Ndala met en place un personnage à la fois aveuglé par certains traumatismes et pourtant doué d'une très solide capacité de réflexion. Cet équilibre, qui tient pour beaucoup aux personnages de soldats, permet au roman de développer, sans stéréotype ni pathos outrancier et avec beaucoup de pudeur, la complexité d'une situation chaotique sur laquelle la lumière n'est jamais entièrement faite. Ndala tente le récit d'une jeunesse africaine effroyablement sacrifiée – et dans cet exercice d'une plongée directe dans le discours souffrant, peut-être est-il possible de rapprocher Blaise Ndala de Sophie Bienvenu, point commun d'œuvres qui par ailleurs diffèrent. À cette intimité souffrante, il insuffle une sombre grandeur d'éloquence, tant dans la parole de Fourmi Rouge que dans celles, rapportées, de ses camarades au sein d'une narration empreinte de discours relatés et d'oralité. Une éloquence lucide et simple, parfois vulgaire mais toujours avec style, qui eût soutenu aisément la violence d'une épopée picaresque si la narration avait déployé ses ailes pour un long voyage au travers de l'horreur africaine moderne. Le coup de force de Ndala est véritablement d'avoir su résoudre la douleur de son personnage en une verve naturelle, sans ostentation, débordant toujours le pathos et donnant une preuve supplémentaire de son talent de romancier. ♦



☆☆☆☆
Blaise Ndala
*Sans capote
ni kalachnikov*
Montréal, Mémoire d'ancêtre,
2017, 278 p., 29,95 \$

Contenir la mort

Michel Nareau

Cas par cas, garder la mort à distance, mais la parer d'une forme qui appelle la reconnaissance, le partage, la mémoire. *L'embaumeur* crée, témoigne, est accueilli. La fille donne image aussi.

L'embaumeur, première publication d'Anne-Renée Caillé, oscille entre poésie et récit, en cernant, à coups de vignettes d'une ou deux pages, le métier de thanatologue, pratiqué un temps par son père. Racontée dans un style elliptique, condensée, où la vitesse de la description (amplifiée par l'absence de virgule dans les énumérations et par les répétitions) cache une gravité bien maniée et une capacité certaine à construire de petites scènes et à camper des chutes, l'expérience du père est saisie non pas à partir de la continuité du métier, mais par les cas qui sont les arêtes perçant sa mémoire. Même si la narration fait le choix de l'indétermination, en refusant de nommer les lieux, les gens, les périodes, l'écriture s'attarde à la « concrétude » de l'expérience, aux détails qui dérogent, aux effets produits sur le père. L'écriture de Caillé, dans cette distance posée, ballottée entre le « il dit » du père et son « je pense », s'apparente ainsi à celle de Michael Delisle dans *Fontainebleau*.

L'embaumeur dans la voie de l'écriture, en montrant un même art de faire entre la fidélité à l'image et l'embellissement demandé par les familles. Que deviennent les fonctions de ces pratiques : restituer l'image ou en proposer une suppléante, capable de libérer les corps et ceux qui les voient ? Comment composer l'image, comment cerner ce qui tiendra lieu d'image définitive ? La question du simulacre se pose, tant pour le corps caché que pour celui qui est montré. Tout le travail sur l'ellipse dans le récit participe du même questionnement. La narratrice transcrit les mots du père, mais ne pose presque pas de questions. Le récit instaure alors une double pudeur, celle du père, qui narre ses anecdotes en quelques phrases, comme pour s'en purger, celle de la fille, qui ne s'appesantit jamais sur un récit, qui ne l'isole pas du lot, qui touche peu à la parole du père, qui limite ses interventions.

Un lieu d'échange

Dans cette dynamique, un transfert a lieu. *L'embaumeur* n'est pas une enquête de terrain. Le récit ne comporte pas une visite du lieu de travail. Au contraire, c'est par la parole que l'univers prend forme. La fille et le père se rencontrent à quelques reprises dans un *diner*, à l'initiative de l'auteure. À mesure que le père se déleste de ses récits, qu'il coche les cas sur sa liste, c'est le texte de la fille qui prend forme, texte qui devient le lieu d'un partage, une manière de reconfigurer une filiation, d'aborder la mémoire de la famille par celle des autres familles. Ce travail ne va pas sans mise à distance, sans surprise, sans coupure, et débouche finalement sur un travail de deuil singulier. Une seule vignette s'attarde sur la perspective de la narratrice vis-à-vis de l'embaumement, comme si la part d'héritage était ce qui devait prendre forme dans cet échange, dans les récits racontés.

L'embaumeur fait écho aux *Murailles* récemment publié par Erika Soucy. Même quête filiale, même retour distancié sur le métier du père, même désir d'inscrire des trajectoires multiples. Mais l'écriture de Caillé façonne ces histoires avec détachement, sans pathos, comme un travail, un artisanat à même de garder le corps de la mort à distance. Et d'y revenir au besoin. ♦

L'écriture de Caillé façonne ces histoires avec détachement, sans pathos, comme un travail, un artisanat à même de garder le corps de la mort à distance.

Le quotidien de la mort

Le métier d'embaumeur exerce une fascination. Technique, artisanal, il côtoie la mort, la façonne, la manipule. En écrivant ce métier et en rentrant dans sa quotidienneté, la narratrice cherche à recueillir les fragments éparés du témoignage paternel. La suite de vignettes dégage une trame, de la fascination pour la mort, le toucher des corps, à l'expérience concrète du métier, avant d'aboutir aux cas qui hantent, sans trauma ni morbidité, la mémoire du père. Cette trame n'est ni un parcours de vie, celle du paternel, ni l'examen d'une pathologique fascination. C'est l'occasion de tresser le quotidien de la mort, de saisir comment le corps, figé dans la pose, fardé dans ses couleurs et ses expressions, est la médiation centrale du recueillement et du deuil. Avec sa factualité, son insistance sur la technique, ses gestes, *L'embaumeur* expose et prend en charge tant le corps de la mort que sa mise en image. Caillé, fort attentive à cette corporalité de la mort, présente les cas particuliers de façon à ce que le corps soit toujours tangible, grâce au récit des causes de décès, des difficultés rencontrées par le père ou des manques qui sont explicites.

Créer l'image

L'écrivaine n'est pas sans saisir que le métier de thanatologue s'apparente à celui d'auteur. Quand elle pose la question « à quoi croit-on vraiment devant le fard ? », elle engage le travail de

☆☆☆
Anne-Renée Caillé
L'embaumeur
Montréal, HélioTropé,
2017, 104 p., 19,95 \$

